

COMMENTAIRE D'UN TEXTE PHILOSOPHIQUE SUR PROGRAMME

Au moment où la philosophie a pris possession de leur âme, elle était, cette âme, tout bonnement enchaînée à l'intérieur d'un corps, agrippée à lui, contrainte aussi d'examiner tous les êtres à travers lui comme à travers les barreaux d'une prison au lieu de le faire elle-même et par elle seule, – vautrée enfin dans l'ignorance la plus totale. Or, la philosophie le discerne bien, ce qu'il y a de plus terrible dans cet emprisonnement, c'est qu'il est l'œuvre de l'appétit, de sorte que c'est l'enchaîné lui-même qui coopère de la manière la plus efficace à parfaire son état d'enchaîné. Je répète : ceux qui aiment à apprendre savent bien que, au moment où la philosophie a pris possession de leur âme, elle se trouvait dans l'état que j'ai dit ; aussi la philosophie lui adresse-t-elle des paroles qui la calment, et elle entreprend de la délier. Elle lui montre que la démarche consistant à examiner une chose au moyen de la vue est toute remplie d'illusions et remplie d'illusions aussi celle qui se sert des oreilles ou de n'importe quel autre sens ; elle persuade l'âme de prendre ses distances, dans la mesure où il n'est pas absolument indispensable de recourir aux sens. Elle l'invite à se rassembler et à se ramasser elle-même en elle-même, à ne se fier à rien d'autre qu'à elle-même, quel que soit, en lui-même et par lui-même, celui des êtres dont l'âme, en elle-même et par elle-même, cherche à avoir l'intelligence ; en revanche, la réalité que l'âme examine en ayant recours à des instruments différents, et qui est différente selon ses différentes manières de se donner, la philosophie invite l'âme à estimer qu'un tel être ne comporte rien de vrai ; car s'il y a d'un côté ce qui est fait pour être perçu par les sens et par la vue, ce que l'âme voit, elle, c'est l'intelligible et l'invisible. À cette manière d'être délié, il ne faut opposer aucune résistance : parce qu'elle croit cela, l'âme du véritable philosophe se tient autant qu'elle le peut à l'écart des plaisirs, des appétits, des peines, des craintes ; elle prend aussi ce fait en compte : lorsqu'on a ressenti la violence d'un plaisir ou d'une peine, d'une peur ou d'un appétit, le mal qu'on subit en conséquence n'est pas tellement celui auquel on pourrait penser – la maladie ou la ruine qu'entraînent certains appétits, par exemple ; non, le plus grand de tous les maux, le mal suprême, on le subit, mais sans le prendre en compte.

— En quoi consiste-t-il, Socrate ? dit Cébès.

— En une inférence inévitable, qui s'impose à toute âme d'homme au moment où elle éprouve un plaisir ou une peine intenses : elle est conduite à tenir ce qui cause l'affection la plus intense pour ce qui possède le plus d'évidence et de réalité véritable, alors qu'il n'en est rien. Or ces objets-là sont, par excellence, ceux qui se donnent à voir, tu ne penses pas ?

— C'est certain.

Platon, *Phédon*, 82e-83d, traduction Monique Dixsaut, GF, p. 248-249.